

A) Le philosophe Charles Sanders Peirce (1839-1914) : les trois fonctions du signe.

Dès 1897, le logicien Charles Peirce estime que le signe est une triade.

1ère fonction indicielle : le signe indique autre chose que lui-même comme par exemple : un index pointant une chose extérieure à lui qu'il désigne par la direction du doigt.

2ème fonction iconique : le signe est en même temps que celui qui désigne le désignant. Il acquiert ainsi une forme d'autonomie par rapport à ce qu'il évoque. Le signe devient une icône.

3ème fonction symbolique : Par le fait même de ces deux opérations simultanées, indicielles et iconiques, il peut symboliser toute autre chose que ce qu'il était censé désigner. Le signe se montre, mais désignant il dirige notre regard sur ce qu'il montre, mais qu'il n'est pas, alors il symbolise plus que lui-même ou ce qu'il désigne et devient symbole qui permet de rejoindre le sens ou l'essence de l'objet désigné.

L'image, cadrée, n'imité pas le réel, mais elle figure autre chose qu'une partie du monde sensible, son idée.

C'est une opération réflexive : Une image désigne par son sujet un désignant, mais sorti de son contexte sensible, il est donc composé et cadré de manière harmonieuse.

Se faisant l'image dévoile, l'essence de l'objet qui sans le signe symbolique de l'image nous échapperait.

Le philosophe et le devin : quels points communs dans le cadrage du réel ?

Le vocabulaire utilisé par les philosophes est emprunté au monde de la vision comme : **Idéa** (« idée ») vient du grec et signifie « forme visible, aspect » et qui a donné « idéale », « idéologie ».

Comme les devins, les premiers philosophes sont tout d'abord ceux qui tentent de montrer le sens du présent. Les devins iront même, plus tard, à tenter une lecture du futur dans le présage. Les philosophes ordonnent le monde se sont des cosmologues. Ils essaient de réfléchir sur les articulations harmonieuses dans le réel qui sont significatives de l'ordre du monde et de son unité.

Un philosophe comme Platon parlera de « représentation » c'est-à-dire d'un certain découpage du réel incessant de la présentation du monde, dans un cadre fixe, celui de l'idée immuable et éternelle.

B) Première philosophie de l'art chez Platon

Eidos est la vue stable prise sur l'instabilité des choses, Bergson, L'Évolution créatrice (Œuvres).

Eidos chez Platon c'est l'idée, la forme mais aussi l'aspect, l'image présente. Par exemple, l'*eidos* d'un guerrier qui est là dans toute sa splendeur.

Théorie de la connaissance

- ° L'un (univers) est principe de toute chose, l'un est bon il est un bien.
- ° Le monde est fabriqué par un dieu démiurge à l'image de l'idéal, mais est déjà une copie par la matière.
- ° Toute chose est fabriquée en fonction d'un modèle, ce modèle est une idée immuable et éternelle.
- ° Réalité en soi c'est à dire que les idées s'opposent à la réalité qui est perçue avec nos sens, nos doxas (réalité sensible, ou empirique)

Platon : « *Il faut convenir qu'il existe premièrement ce qui reste identique à soi-même en tant qu'Idée, qui ne naît ni ne meurt, ni ne reçoit rien venu d'ailleurs, ni non plus ne se rend nulle part, qui n'est accessible ni à la vue ni à un autre sens et que donc l'intellection a pour rôle d'examiner ; qu'il y a deuxièmement ce qui a même nom et qui est semblable, mais qui est sensible, qui naît, qui est toujours en mouvement, qui surgit en quelque lieu pour en disparaître ensuite et qui est accessible à l'opinion accompagnée de sensation.* » (Timée, 51-52)

Dans la philosophie de Platon, l'*eidos* est immuable, fixe et éternelle, Elle est identique à soi et elle est donc très éloignée du monde sensible, mais pas transcendante et doit-être appréhendée par la raison humaine (en grec : nous). On peut associer *eidos* à une image, ainsi l'idée fixe de Platon saisissant un réel fugitif qui a le même but que l'image peinte de l'artiste : Fixer le divin qui s'exprime de façon éphémère dans la sensation que l'homme entretient avec lui. Ainsi, la « représentation » de l'idée joue un rôle primordial pour restituer une partie du monde harmonieusement dans le cadre défini d'une contemplation aux vertus bénéfiques.

Pour Platon, la réalité nous trompe avec nos impressions, nos opinions, notre connaissance partielle. Par exemple, dans notre monde de phénomènes, nous pensons avoir affaire à de la matière, des objets précis et localisés dans l'espace-temps, alors que rien de tel n'existe en réalité, comme nous l'avons appris avec la physique quantique. La matière est constituée, à la fois de particules et d'ondes qui n'ont pas de localisation précise et de caractères déterminés, mais probables, lorsqu'on les observe.

Mais les idées, pour Platon, désignent aussi, et même surtout, les idéaux : le Vrai, le Bien, le Beau. Dans la République, dans l'allégorie de la caverne, Platon écrit même que l'idée de Bien est la cause de toutes choses, un peu comme le soleil qui permet à tous les êtres terrestres de vivre.

Platon, dans La République donne un bon exemple de la fonction symbolique du lit peint.

Platon distingue 3 niveaux de hiérarchisation du monde :

- 1) le lit en soi, comme idée immuable et éternelle;
- 2) le lit comme objet matériel réalisé à partir de l'idée par l'artisan ;
- 3) le lit peint par un artiste qui est une copie du lit matériel.

Platon comprend que l'image peinte du lit, extraite de son contexte et isolée dans une image ne renvoie plus au lit empirique. Mais, il acquiert par sa représentation une valeur symbolique qui renvoie à l'idée du lit en soi. L'image comme moyen de réflexivité. L'image montre un lit, mais se désignant comme autre chose que ce qu'elle désigne, elle acquiert une autonomie qui la rend symbolique et renvoi à l'essence.

La critique des images comme *mimesis* chez Platon

Le lit peint est en soi une copie d'une copie matérielle, d'une idée. On ne peut pas se coucher sur un lit peint. Le lit matériel, s'il est cassé, ne pourra être réparé que d'après l'idée ou le plan du lit et non d'après sa représentation picturale.

« L'imitation est donc loin du vrai, et si elle façonne tous les objets, c'est, semble-t-il, parce qu'elle ne touche qu'à une petite partie de chacun, laquelle n'est d'ailleurs qu'une ombre. Le peintre, dirons-nous par exemple, nous représentera un cordonnier, un charpentier ou tout autre artisan sans avoir aucune connaissance de leur métier ; et cependant, s'il est bon peintre, ayant représenté un charpentier et le montrant de loin, il trompera les enfants et les hommes privés de raison, parce qu'il aura donné à sa peinture l'apparence d'un charpentier véritable. » (Platon, La République).

Platon va définir l'art comme *mimesis* (« imitation »). Prenons un exemple : lorsque je vois une chose singulière, par exemple un cheval, et que je dis « c'est un cheval », ce que je reconnais c'est l'être, l'essence, la forme ou encore l'idée de cette chose. L'idée, c'est ce qui dans la chose est permanent, non soumis au devenir, au changement à la corruption, etc. Un cheval est un produit de la nature, mais qu'en est-il du produit de l'artisan ? Celui-ci, lorsqu'il fabrique un lit par exemple, se tourne vers l'idée (inaltérable, intemporel) du lit comme vers un modèle à imiter et ainsi il produit des choses utiles aux hommes. Dans le texte de Platon, Socrate nous demande ensuite de nous imaginer ce que serait un homme capable de produire toutes les choses du monde et même les dieux. Ironiquement, il affirme que cet homme existe et que toute son œuvre consiste à promener un miroir. Le reflet des choses dans le miroir (le tableau du peintre) est bien en un certain sens une production de celle-ci (*poïesis*), mais ça ne saurait être une fabrication comme celle de l'artisan. C'est une production des choses « dans leur apparence » et non dans leur vérité. Certes, il est vrai que l'artisan lui-même ne produisait pas l'idée du lit, mais ne faisait que la copier (et nécessairement la « déformer »). Mais, affirme Platon, le peintre est à une plus grande distance de la vérité ou de l'idée que ne l'est l'artisan, car celui-ci (pour que son lit remplisse bien la fonction de lit) devait copier l'idée dans son entièreté, son unité, tandis que le peintre se contente de ne représenter que certains des aspects. Le peintre n'imité pas la réalité

(l'Idée), mais l'apparence (les choses sensibles). Il imite ce qui n'est déjà qu'une « incarnation » imparfaite de l'Idée. Il en va de même pour le poète.

Selon Platon, le peintre et le poète sont des illusionnistes. Ils ne livrent aux spectateurs que des apparences, des simulacres, mais ceux-ci exercent une profonde fascination. Ils s'emparent des corps, de la sensibilité et par là même détournent de la Beauté qui est purement intelligible. La musique est jugée plus favorablement par Platon dans la mesure où elle est un instrument de l'éducation morale des jeunes grecs. Cependant, cela ne compense aucunement ce que l'on doit bien appeler une condamnation générale de l'art chez Platon (et Socrate). Pour connaître le Beau, il est ainsi nécessaire de quitter le domaine de l'art, de la *mimesis* pour peut-être retrouver la figure d'Éros qui est amour de la Beauté.

c) Aristote pour l'imitation, disciple de Platon

"La première qualité du style, c'est la clarté." Aristote (384-322 av. J.-C.)

Théorie de la connaissance

° Dieu, l'Être : Il est parfait, immuable fixe. Il se trouve être l'origine du mouvement, le premier moteur. Il n'est pas créateur du monde. Il se complète dans sa propre perfection.

° Il n'y a pas deux mondes, Aristote récuse le dualisme de Platon concernant monde des idées modèles de celui sensible. Dieu ou premier moteur se trouve en dehors de la création et n'intervient pas ici-bas. Il n'y a qu'un seul monde, unique.

° L'essence se trouve dans chaque chose même. Cela implique un rapport matière/forme. La matière contient son essence, l'homme conceptualise par ses sens les formes des objets. L'homme est capable d'extraire une définition d'une forme particulière, l'essence ne vient plus d'un monde idéal, mais au contraire par de la matière pour créer des concepts.

° « *Rien n'est dans l'intelligence qui ne provienne des sens* ». La forme d'un objet singulier, par définition, contient en lui son essence qui renvoie à l'universel.

° La seule chose innée de l'homme est sa capacité de conceptualisé. L'homme sans réminiscence, contrairement à Platon, est capable de façon empirique de dégager de l'universel à partir du particulier.

° Pas de dualisme âme/corps, l'une ne peut vivre sans l'autre.

Le point de vue d'Aristote sur l'art et les images

C'est sur ce point qu'Aristote se sépare de Platon. En effet, Aristote ne songe pas à exclure les artistes de la cité. Aristote présente en effet la notion d'imitation sous un jour tout à fait nouveau. Pour lui, par nature, les hommes aiment imiter.

Selon Aristote, il y a deux raisons à cela.

D'abord, ils en retirent du plaisir, car l'homme par nature est un être qui imite et imitant il s'enseigne à lui-même. Comme les enfants imitent leurs parents.

En outre, les hommes, par le travail des poètes, accèdent à une certaine forme de connaissance. *"Nous prenons plaisir à contempler les images les plus exactes des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité, comme les formes d'animaux les plus méprisées et des cadavres."*

Le poète permet de faire connaître la forme ou l'essence des choses, car en voyant un objet représenté par un artiste nous nous disons : "tiens, c'est exactement ainsi qu'est la chose".

Le plaisir esthétique fait ainsi sa première apparition dans l'histoire de la philosophie. Il est produit par l'émotion que provoque l'œuvre, qui touche et excite nos passions qui trouvent en elle un exutoire : *« Il s'agit, non seulement d'imiter une action dans son ensemble, mais aussi des faits capables d'exciter la terreur et la pitié, et ces émotions naissent surtout et encore plus, lorsque les faits s'enchaînent contre notre attente »*. Aristote.

L'imitation peut donc être belle, en tant que fruit de l'élaboration de l'artiste, à partir de n'importe quel modèle, et même si ce modèle n'est pas beau en lui-même.

En ce qui concerne la connaissance, Aristote s'oppose ici aussi radicalement à Platon qui nous exhorte à nous détacher des apparences sensibles et à nous tourner vers la réalité idéale.

L'imitation au sens de *mimesis* est donc une réécriture intelligente de la réalité. Elle permet mieux de se l'expliquer. Ce propos s'applique aussi aux arts plastiques. Le sculpteur et l'architecte grec vont s'efforcer de supprimer les lignes de fuite verticales. La statue sera au-dessus du spectateur dans des proportions semblables à un face à face. En éliminant ce qui paraîtrait invraisemblable bien que fort possible ou même ayant eu lieu réellement l'artiste participe à la clarté du propos dans son œuvre.

Quelle est la légitimité du devin ou de l'artiste dans le choix du cadre ?

L'artiste ou le devin ne sera jamais l'auteur du tableau ou du cadre découpé dans le ciel. Le sujet et sa subjectivité n'interviennent en rien dans cette opération de cadrage. La notion de singularité, si chère à l'art moderne, n'entre ici absolument pas en compte.

Mais alors comment procède le devin ou l'artiste ?

L'interprétation, par exemple, du devin relève de l'organisation objective du réel, le réel parle de lui-même. Le monde dans son objectivité dicte à ceux qui savent découper les principes du découpage. D'où l'importance de l'initiation technique, à la faculté de soumission des artistes et des devins au réel. Dans cette soumission est déjà inscrite toute la finalité : qui sera la contemplation ?, contemplation qui aura pour but encore une fois la stabilité des émotions dans le cadre stabilisé de la représentation du monde.

Le philosophe ou l'artiste est identique à un miroir fidèle au monde, mais capable d'en fixer un concept ou une image de manière cadrée et harmonieuse. Cette représentation exacte et délimitée, ce cosmos, cet ordonnancement permettent alors une lecture du monde qui fait sens pour le comprendre et s'en prévenir.

Conclusion : Cette technique artistique ou philosophique a pour but de mener les hommes à une paix de l'âme. Une idée ou une image représente l'espace défini du réel encadré et a pour objet la fin de l'angoisse face au changement perpétuel du monde. Le changement nous déconcerte et rend le présent toujours incertain. L'opération qu'exerce le devin ou l'artiste permet de s'extraire de la fuite du présent.

L'art, le concept, l'art divinatoire participe tous de l'expérience de l'éternité

À cette époque, ce qu'il faut découvrir c'est l'ordre de la nature qui est régi de manière harmonieuse. Le philosophe, le divin ou l'artiste ne crée pas un concept ou une image, mais rend visible ce qui est déjà présent, mais plus intensément, et ce par la fixité qu'offre enfin le moyen de contempler, en toute sérénité du temps qui passe, le monde divin.

Enjeu de l'image dans le fait religieux

Deux mots grecs pour comprendre l'enjeu qui va se jouer à Alexandrie aux alentours du 1^{er} siècle a.v.J-C et après J-C. Les juifs et les Grecs débattront en grecque, puisqu'elle est la langue pratiquée dans tout le bassin méditerranéen. L'enjeu à Alexandrie sera la résolution du monisme grecque et juif. Les deux avis opposés trouveront une synthèse dans le christianisme.

Monisme, immanent : Présence, visibilité du divin. Tradition grecque favorable à la représentation.

Monisme transcendant : Absence, invisibilité. Tradition hébraïque qui soupçonne l'image.

Les deux mots qui seront au centre du débat :

1^{ère} Racine : *wit* a donné **Eidos** « l'image », mais aussi « l'aspect », traduit par **idole** . Par exemple, l'*eidos* d'un guerrier qui est là dans toute sa splendeur. Chez Platon, « l'idée », « la forme, mais chez les juifs *eidos* se traduira par « idole ». L'idole renvoie directement à l'idée d'idolâtrie. Elle indique la présence de la divinité dans l'image ou la sculpture dans tout son éclat. Exemple le veau d'or, qui dans un célèbre passage de l'Ancien Testament, sera au cœur du problème. L'idole provoque le culte de l'image à la place de ce que l'image est censée représenter, puisque l'image est la présence même de la chose lointaine.

Idole : Tout l'affect est possible dans l'image puisque le but est de rendre visible ce qui est à distance, mais de ce monde chez les Grecs : le divin.

2^{ème} Racine : *wik* a donné **Eikôs** « semblable », traduit par **icône**.

Eikôs à la différence de l'*eidos*, marque la différence entre ce qui est représenté et son représentant, puisque le semblable donne l'idée d'un écart, d'une *mimesis* (« imitation »). Elle ne peut être confondue avec ce que précisément elle indique comme absent, ailleurs et parfaitement inaccessible. Le caractère codé de sa fabrication a pour but d'évoquer le divin comme distinct de l'image. Une icône ne peut donc pas inciter à l'idolâtrie, mais évoque le caractère transcendant du divin.

icône : L'image moyen d'évoquer une absence par sa stylisation son rapport distancié vis-à-vis du sujet qu'elle évoque et qui est non pas à distance, mais transcendant et inaccessible.

Idole : Absence qui s'incarne dans une présence / **Icône** : Présence qui évoque une absence.

C'est deux mouvements contradictoires que peut nous offrir l'icône et l'idole structurent depuis toujours la représentation du fait religieux.

Synthèse chrétienne

Exemple du *Christus imperator* de Ravenne (VIème siècle) : Icône qui nous invite à penser que le Christ n'est pas et n'habite pas cette représentation. Le Christ se trouve bien au-delà, il est uniquement symbolisé dans la mosaïque, mais en aucun cas présent en elle.

De plus, chacune des tesselles qui composent la mosaïque renvoie à l'idée *d'agalama* (« l'admirable »). L'emploi de pierres précieuses et de l'or pour les tesselles restitue toute la présence de l'idole. Mais, la figuration extraordinairement stylisée du visage du christ et de sa posture nous invite à dépasser l'idolâtrie et nous projette vers un ailleurs, l'évocation d'une transcendance bien au-delà de l'image. **Exemple de l'eucharistie** : modèle théologique de la synthèse du christianisme sur la présence d'une absence. Au moment de la transsubstantiation, le fils de dieu s'incarne dans le pain de l'hostie. Le monde laissé par Dieu a besoin d'un sauveur en son fils, le fils se fait présence de l'absence. Et, l'eucharistie prolonge le même mouvement d'un symbole qui permet la coprésence d'une absence/présence, c'est une manière de conjuguer les deux. Il faut que Dieu le père et Dieu le fils, Dieu absent et Dieu présent, Dieu absolument non perceptible et Dieu même mangeable, soient tous deux réunis, et ils ne peuvent l'être que dans l'esprit c'est-à-dire dans une perception réfléchie.